

La Griotte

L'Autre Rive

Suivi de

Une solution comme une autre



L'autre rive

Ce matin-là, j'étais encore parti à l'aventure entre roselières linéaires et prés humides, embarquant mon guide sur les oiseaux et, autour de mon cou, les précieuses jumelles que papa m'avait offertes pour mon huitième anniversaire. Dans mes barthes, il régnait une atmosphère de printemps, ce jour-là. Cela commençait tôt, tant mieux. Je me souviens être allé tout au bout de la presqu'île, là où le fleuve se sépare en deux comme s'il croisait les bras. C'est à cet endroit que j'avais découvert les traces de vison. Papa a beau dire que je me trompe, moi, j'en suis sûr, c'est du vison. Tout concorde. Sur *Le petit guide du naturaliste en herbe*, il est écrit que les empreintes de mustélidés comptent cinq doigts à griffes non rétractiles alors que les félidés et les canidés n'en comptent que quatre. En plus, la description de son habitat correspond pile-poil au coin où je les ai vues. Bon, la loutre collerait bien aussi, mais je suis sûr que c'est du vison au fond de moi. Et puis c'était pas un

putois, comme pensait papa, puisqu'on voyait bien la palmure entre les doigts. Il avait tout faux, mais je ne lui avais pas dit, sinon il m'aurait encore traité de « petit singe savant », tout fier de lui, alors qu'il avait piqué ça à Pagnol, d'après maman.

Ce matin-là, le vison m'avait laissé un indice, comme s'il voulait que je sache... J'ai regardé ; dans mon petit guide, ils appellent cela un réfectoire. Il y avait de tout : une peau de grenouille verte, des carapaces d'écrevisses et même des arêtes de poisson de la taille d'un gardon. Pour regarder tout cela de plus près, je m'étais agenouillé dans la vase et avais senti lentement l'humidité avaler la toile de mon pantalon. Mais cela n'avait pas d'importance, maman savait que quand je rentrais des barthes, j'étais toujours trempé. Comment faire autrement, de toute façon ? Surtout le matin, quand tout était encore humide de rosée. J'avais beau avoir mes bottes, vu que les herbes étaient trois fois plus hautes que moi, cela ne changeait rien. Elles me mouillaient même les cheveux.

Après la découverte de mon trésor, j'étais reparti plus en amont en longeant le cours de l'eau et m'étais arrêté à la zone à oiseaux. Le *tssip* aigu et puissant des cisticoles des joncs se faisait déjà entendre. Très vite, je pus voir quelques mâles passer déjà de perchoir en perchoir, de leur vol ondulé et zigzaguant. Chaque bond qu'ils effectuaient dans les airs était synchronisé avec cette simple note ; c'était tordant. Je pus même

apercevoir les ailes membraneuses et couvertes d'écaillés des premiers cuivrés communs, citrons, vulcains et autres paons du jour s'agiter au-dessus des fossés. Certains de ces papillons avaient passé l'année à l'état imaginal, d'autres avaient émergé tôt de leur chrysalide. Ce n'était pas encore la période du superbe cuivré des marais qui colonisait la partie basse de la prairie dès la fin du mois d'avril. J'avais beau regarder autour de moi, je ne vis aucune fleur ; de quel type de nectar pouvaient-ils donc se nourrir ? Pourquoi voler si ce n'était pas pour s'alimenter ? Sans doute cherchaient-ils plutôt à déposer leurs grappes d'œufs sur quelque plante avant de disparaître.

Enfin, quoi qu'il en soit, je n'étais pas venu pour ces lépidoptères généralistes que l'on pouvait voir partout. J'étais venu pour tâcher, une fois de plus, de surprendre cet oiseau que je n'avais jamais vu et qui se trimbballait dans les fossés en eau de la roselière. La première fois que je l'avais entendu, c'était il y a deux ans. J'étais avec ma grande sœur. C'était du temps où elle s'intéressait plus à la nature qu'aux garçons. Pff... celle-là, alors ! Enfin voilà, nous étions tous les deux en train de grimper la butte pour aller pêcher quand je l'ai entendu, ce bruit bizarre : *touit touit touit touit...* Cela ne s'arrêtait jamais, on aurait un peu dit le chant de la caille des blés. Seulement, une caille, ici, cela n'avait pas de sens. J'étais vite redescendu sur le cul en laissant ma canne à pêche, et avais tenté de me diriger au son pour retrouver l'animal. Seulement,

rien. La bestiole s'était tue, et après, plus rien. Même quand on pêchait, elle n'avait pas rechanté. Était-ce seulement un oiseau ? Je crois que oui, car quelques jours plus tard je l'ai réentendu, ce *touit*, ce coup-ci un peu plus loin, mais toujours dans la rainure de roselière. Et encore une fois, pas moyen de voir l'animal. Alors j'avais regardé dans mes bouquins, mais dans les bouquins on n'entend pas le son qui est décrit. Et puis, le son, c'est subjectif, cela change selon les personnes. Y a qu'à voir, pour ma sœur, ce n'était pas un *touit* que nous avons entendu, mais un *houit*, cela pouvait tout changer. Pour en avoir le cœur net, j'avais invité mon copain Bastien, qui n'habitait pas trop loin, à venir voir avec moi. Ses parents disaient trop rien par rapport au fait qu'il rentrait toujours tout sale de chez moi, alors ça tombait bien. Après tout, entre riverains, on se comprenait ; la vase et l'humidité, cela faisait partie de nos vies. Mais les deux fois où on y avait été ensemble, on n'avait rien entendu. Je sais, il faut dire « où nous y avons été », mais comme c'est mon journal, je fais ce que je veux. Bastien m'avait bien fait rire, ce jour-là, d'ailleurs. Lui, pensait que j'avais entendu un râle d'eau. Il disait que cet oiseau pouvait faire ce bruit-là aussi. Mais comme il ne savait faire que son cri de cochon, il me l'avait imité et de façon magistrale. Et là, incroyable, un râle nous avait répondu ! On l'avait entendu beugler à quelques mètres de nous, et on avait même vu bouger les roseaux ! Bastien était pas peu fier de lui ! Depuis,

je l'appelle « le râleur » et personne comprend pourquoi, car c'est un garçon qui rigole tout le temps. Heureusement qu'il est là, d'ailleurs, Bastien, parce que les autres garçons du village, ils sont pas marrants ; ils aiment pas aller dans le marais, ils disent que c'est bon pour les paysans comme nous, alors qu'on est même pas paysans, mes parents sont agriculteurs ! Et puis, depuis que ma sœur croit qu'elle est devenue une femme parce qu'elle a ses choses, y a plus moyen de lui parler, je suis toujours tout seul. Bon enfin, voilà, toujours est-il que ce jour-là, comme les autres, je n'ai pas revu mon « toutit ». Oui, on l'avait baptisé de cette manière, comme ça, on savait de quoi on parlait avec Bastien.

J'étais rentré avant midi. Je m'étais un peu débarbouillé et avais changé de pantalon, quand j'avais entendu les chaussures de papa racler le paillason.

- T'es rentré ? avais-je crié depuis en haut.

- À qui tu crois parler, l'espion ! m'avait-il répondu, comme d'habitude.

Mon père m'appelait « l'espion » car il prétendait que j'avais des oreilles partout. Peut-être que j'entendais bien, mais c'était pas voulu, car chez moi, sans faire d'effort, on savait depuis sa chambre ce qui se disait dans la cuisine. Maman disait que c'était très mal isolé et qu'on voyait à travers le plancher comme au travers d'un peigne. Et puis mes parents criaient en parlant, même entre eux, ils se disaient de parler

moins fort : « Parle moins fort, tout le monde t'entend ! » criait souvent ma mère, ce à quoi mon père répondait invariablement : « J'espère bien que tout le monde m'entend, sinon pourquoi je parle ? ».

J'avais vite mis mes chaussons et j'étais descendu rejoindre mon père pour l'aider à mettre la table. Maman n'était pas encore rentrée du marché, ni ma sœur du collège. Nous étions les hommes de la maison, comme disait mon père. Comme il s'était assis à table, j'avais posé son assiette sur celle de maman en attendant. Il ne fallait pas le déranger quand il lisait son journal. Je m'étais assis en face de lui et avais commencé à préparer la salade de concombres en m'appliquant à couper les tranches bien fines pour lui faire plaisir, sinon il n'aimait pas. Et ma sœur non plus, d'ailleurs. Moi et ma mère, on se moquait d'eux à cause de cette manie, de telle sorte que dans la famille, il y avait deux clans, celui des tranches fines et celui des grosses tranches. Quand je prenais la défense de ma mère pour une bêtise dont l'accusait mon père, cela ne loupait pas, mon père disait toujours : « Allez, c'est la coalition des grosses tranches ! ».

Je jetais de temps à autre une œillade à la dérobée, pour tenter de voir à sa mine si les nouvelles étaient bonnes ou mauvaises. Déjà, premier indice révélateur, il n'avait pas pris le temps d'enlever son béret, signe que les nouvelles étaient au moins du premier intérêt. Second indice, il n'avait pas encore tourné la page

alors que cela faisait plus de deux minutes qu'il lisait. La nouvelle devait donc le passionner. Moi, j'attendais qu'il la tourne, cette page, car j'adorais le spectacle de ses gros doigts tout rêches s'évertuant à attraper la fine feuille de papier. Toutefois, bien qu'il ait les doigts deux fois plus épais que ceux de ma mère, qui pourtant n'a rien d'une pianiste, il y arrivait mieux qu'elle, qui finissait toujours par lui « foutre en l'air tout son journal », comme il disait. Du coup, le dimanche, quand ils le lisaient à deux, il lui donnait directement la page des sports pour qu'elle lui foute la paix. Je n'ai jamais compris pourquoi, mais ma mère lisait tous les comptes rendus sportifs, alors qu'elle n'avait jamais pratiqué aucun sport. Par contre, j'avais remarqué cela plusieurs fois, elle aimait bien en parler à table quand il y avait des invités et étaler sa science avec force détails. Pour une fois, d'ailleurs, mon père ne disait rien et la laissait faire. C'était bizarre, comme s'il en était fier. Je crois que ça date de l'accident de tracteur de mon père. Quand il était à l'hôpital avec sa jambe opérée, ma mère venait lui faire la lecture. Elle lui lisait uniquement la page des sports, car mon père ne voulait plus rien entendre des nouvelles de ce monde jusqu'à ce qu'il remarque. Enfin, c'est ce que j'avais entendu depuis le couloir ; je n'écoute pas aux portes.

Il avait chaussé ses petites lunettes rondes, et à bien y regarder, il avait quand même le sourcil froncé. Mon père ne fronçait qu'un seul sourcil quand il était

contrarié ; c'était d'ailleurs à cela qu'on voyait quand il était vraiment fâché, car là, il fronçait alors les deux. Et à la fin de son article, il fronça les deux et envoya balader violemment le journal et ses lunettes sur le canapé, à l'autre bout de la pièce. Je restai stupéfait. Mon père avait beau être rude, comme disait Bastien, il n'était pas violent et ces accès d'humeur étaient assez rares.

– Qu'est-ce qu'y a ? ne pus-je m'empêcher de demander.

– Oh punaise ! je ne sais pas ce qui me retient ! Y en a vraiment ras le bol !

– Mais de quoi ?

– C'est vraiment pas possible de casser les... des gens comme ça !

Comme il s'était retenu de dire une grossièreté devant moi, j'en conclus immédiatement que mon père faisait en plus des efforts surhumains pour se contenir, car chez moi, en général, on ne parlait pas le « cul-de-poule », comme disait ma mère, dont les clientes hypocrites de la ville couraient sur le haricot. Faut appeler un chat un chat, disait-elle, à cause de cette fameuse affaire du croupion, mais bon, ça, c'est une autre histoire...

Je pensais le laisser décanter et revenir à la charge plus tard, quand j'entendis la camionnette de maman arriver. Vite, il fallait que je sorte le pâté et fasse la vinaigrette ! Maman aimait bien se mettre les pieds sous la table quand elle rentrait du marché. Elle avait